

D'ABORD, IL Y A LE SOUFFLE. Le souffle et les battements du cœur dans les oreilles. Le bruit sourd et répétitif, la ligne de basse d'un morceau de rock, un rythme lancinant. Et puis le souffle, oui. Juste le souffle. Détaché. Couvrant les autres sons. Couvrant le son mat de la balle qui rebondit sur le parquet. Même celui des baskets qui crissent au gré des déplacements des joueurs. Celui des appels mi-angoissés, mi-énervés de mes coéquipiers et de l'entraîneur, sur le banc, au bord du terrain. Je n'entends que mon souffle. Je ne ressens que la balle. Elle va et vient. Elle passe de ma main au sol, elle heurte le parquet et puis revient me caresser la paume. C'est un mouvement qui m'hypnotise. C'est un mouvement qui me berce. Je sens aussi les gouttes de sueur dans mon dos et sur mes tempes. Je déteste être en sueur. La seule exception, c'est ici, dans le gymnase, le mercredi et le samedi après-midi, lors des matchs de basket. Le souffle, le bruit de la balle, le cœur qui tambourine, je cherche des yeux mes partenaires. Je suis comme hors de moi. Je ne sais pas vraiment l'expliquer. C'est comme si je me détachais de mon corps et que j'intégrais un autre espace. Je ne souffre pas de douleurs dans les jambes, ni de celles qui devraient me vriller les épaules après le choc de tout à l'heure. Je suis là, les deux pieds arrimés au sol et le corps pourtant presque aérien, je maîtrise la balle, le temps et l'espace, et les autres patientent, ils attendent de savoir qui sera choisi. Christian se démarque. C'est à lui que je fais une passe. Je sais qu'il va courir plus vite que les autres vers le panier adverse et qu'il va marquer. Christian ne manque jamais aucun panier en mouvement. Moi non plus, d'ailleurs. Les seuls tirs que je rate, ce sont les lancers francs. Trop de pression. Trop d'attente de la part des autres. Trop de peur de décevoir. Alors, je déçois.

C'est ça, je déçois. Régulièrement.

Je déçois ma mère parce que je ne travaille pas assez bien, parce que je ne suis pas assez serviable, parce que je ne sais pas faire plaisir, parce que je n'ai pas débarrassé la table du petit-déjeuner, parce que je me retire quand elle veut me faire un câlin. Je déçois ma mère surtout parce que je ressemble à mon père. Je déteste quand elle dit ça. En fait, je n'ai aucune raison de détester cette phrase, parce que mon père, je ne le connais pas. Il a pris la poudre d'escampette quand j'avais un an, apparemment à cause de moi, parce qu'un bébé, ce n'était pas dans ses *plans*, dans ses *projets*, et puis que je braillais tout le temps ; les trois premiers mois, il paraît que c'est normal, un bébé, ça pleure, alors il a pris son mal en patience, mais je ne me calmais pas, quatre mois, cinq mois, six mois, il paraît que j'étais anxieux, un bébé anxieux, il ne savait même pas que ça existait, et ça lui a fait péter les plombs, d'autant qu'après, j'ai commencé à faire mes dents. Ce qui est drôle, c'est que maintenant, j'ai des dents impeccables. Pas une carie, rien. Je me les lave trois fois par jour et je passe même le fil dentaire. Je déteste avoir des débris entre les dents, j'ai l'impression alors que c'est tout mon corps qui est sale, je pense à ceux qui me regardent et qui se disent "Il a les dents pourries", qui détournent les yeux, lentement, l'air de ne pas y toucher.

En fait, je ne sais même pas si tout ça, c'est vrai, pour mon père, je veux dire. C'est peut-être simplement parce qu'il n'aimait pas ma mère, qu'il ne l'avait jamais aimée, qu'il s'était retrouvé dans une drôle de position, à un peu plus de vingt-deux ans, elle enceinte et lui obligé d'endosser un rôle dont il ne voulait pas. De toute façon, ça revient au même. On ne laisse pas tomber un môme. À la limite, on laisse tomber la mère, et on continue à garder le contact avec son gamin. Mais pas lui, non. Pffft, disparu. Il y a quelques années, un cousin a raconté l'avoir vu en région parisienne. Je me suis dit que j'allais me mettre à sa recherche, et puis non, finalement. J'avais autre chose à faire. Il fallait que je déçoive. Décevoir, c'est une occupation à plein temps.

Au bahut, ça ne se passe pas si mal que ça. Je sais reconnaître quand ça devient limite – les notes, les appréciations. Je sens le vent qui tourne dans le regard et les réflexions des profs – le moment où tu passes du rôle de glandeur sympathique à celui d'emmerdeur à temps complet – celui dont on aimerait se débarrasser. Et là, je redresse la barre. Je récupère la moyenne. Je traîne un peu dans la classe et j'attends que le prof m'adresse la parole. Généralement, il ou elle commence par un truc comme "Tu as fait des progrès, tu sais" ou "C'est mieux, en ce moment" et alors, il faut embrayer sans avoir l'air de se lamenter, sans regarder dans les yeux non plus, rosir un peu et annoncer d'une voix froide que c'est sans doute parce que ça va mieux à la maison, je raconte l'histoire du petit enfant abandonné par son père, qui vit avec sa mère qui n'a pas beaucoup d'argent et qui rentre tard le soir, passablement déprimée. À ce moment-là, il faut esquisser un petit sourire triste, mais vaillant, et ajouter un truc comme "Mais enfin, je ne suis pas à plaindre", ou "Mais j'aime pas parler de ces trucs-là, ça ne regarde que moi", et alors l'autre, il est comme deux ronds de flan, il ne sait plus où se mettre, il hoche la tête, et tu le laisses mariner dans sa honte et tu quittes la salle la tête haute, genre je fais face à toutes les situations, je suis un Fils Courage. Au conseil de classe du troisième trimestre, ça ne fait pas un pli. C'est comme ça que je suis passé en seconde générale.

J'ai longtemps hésité entre la seconde professionnelle et la seconde générale. Entre faire une formation

qui me permettrait de trouver un boulot tout de suite ou suivre le mouvement qui m'emmènerait jusqu'au bac. Si j'ai opté pour la deuxième solution, c'est que je veux encore avoir le temps d'y réfléchir. Ils sont marrants, les profs, les conseillers d'orientation, les parents – ils stressent, ils veulent qu'on leur dise tout de suite dans quelle case on va pouvoir nous placer, heureux et satisfaits, jusqu'à la fin de notre vie. Moi, j'ai envie d'espace. C'est ça, d'espace. C'est ce qui me manque le plus. Chez moi, c'est tout petit, un appartement de quarante mètres carrés où on se marche tout le temps sur les pieds, même si on n'est que deux à l'habiter. Entre ma chambre et celle de ma mère, il n'y a qu'un mur fin comme du papier à cigarettes. Je connais toutes ses conversations avec ses collègues. Je connais tous ses moments de déprime. Je sais même quand elle a ses règles et quand elle essaie de se donner du plaisir. Je sais surtout que c'est une des raisons pour lesquelles elle se lance rarement dans des histoires d'amour, ou simplement de cul. Parce qu'il y a le petit à côté. "Avec le petit à côté, tu comprends." Parfois, j'ai envie de hurler que le petit à côté, il ne rêve que de ça, qu'elle s'éclate un peu et qu'elle me lâche la grappe. Mais ce serait reconnaître que j'entends tout ce qu'elle raconte et tout ce qu'elle fait, et ça, je crois que je ne pourrais pas le supporter. Nous faisons semblant ensemble de vivre dans un château de dix-huit pièces et de ne rien connaître de l'intimité de l'autre.

C'est pareil pour moi. Je ne me vois pas ramener une fille à la maison.